

Le poids des mots au cœur de «Koulounisation»

S'interrogeant sur la traduction du terme « colonisation » en arabe, Salim Djaferi livre un spectacle magistral dont l'humour n'a d'égal que l'intelligence.

🔒 Article réservé aux abonnés



Seul en scène, Salim Djaferi construit petit à petit sa démonstration avec autant d'humour que d'intelligence et de culture. - Jean-Henri Thomas



Chef adjoint au service Culture

Par **Jean-Marie Wynants (/2094/dpi-authors/jean-marie-wynants)**

Publié le 29/07/2022 à 17:43 | Temps de lecture: 3 min 🕒

Notre coup de cœur. Et notre mea culpa. En effet, le spectacle de Salim Djaferi est à l'affiche depuis un moment déjà mais nous n'avions pas encore eu l'occasion de le découvrir. C'est donc au Théâtre des Doms que nous voyons débarquer ce jeune homme charmant, à la voix posée, un peu timide, qui vient nous parler de la colonisation. Ou plutôt du mot « colonisation ».

Algérien d'origine, il a interrogé son entourage pour savoir comment on traduisait « colonisation » en arabe. « Koulounisation » lui ont répondu sa mère et sa tante. Pas possible, s'est dit notre gaillard qui s'est mis à enquêter sur le sujet. D'interlocuteur en interlocuteur, d'une librairie bruxelloise à une librairie à Alger, il découvre d'autres manières de traduire ce mot qui, chacune, revêtent d'autres significations profondes. Et nous voici plongés dans un véritable cours de linguistique aussi passionnant qu'un roman à suspense. Car Salim Djaferi sait creuser son sujet jusqu'à l'os tout en le rendant totalement compréhensible à chaque spectateur. Avec un humour et une douceur qui rendent encore plus glaçants les moments où, soudain, la violence fait son apparition.

Un spectacle formidable

Glissant constamment de l'intime à l'universel, il raconte l'histoire de sa mère, de sa tante, de son grand-père dont le nom a changé à plusieurs reprises. Il parle de littérature, de sémantique, d'interférences phonétiques et d'emprunts linguistiques... Et nous buvons ses paroles, fascinés, intrigués, secoués aussi par le sens caché des mots et ce qu'ils révèlent de nous.

Mais il y a beaucoup plus encore dans ce spectacle formidable. Notamment le travail scénographique de Justine Bougerol et Silvio Palomo ainsi que l'écriture plateau (et un peu plus que cela) de Delphine De Baere. Dès notre arrivée dans la salle, on s'interroge sur cette corde que Salim Djaferi tente de démêler tout en nous regardant nous installer. On repère aussi le matériel de construction curieusement posé dans un coin de la scène. Bientôt ces éléments entrent en jeu, l'aidant à construire, littéralement, son propos. Le test de la bouteille et de l'éponge fait intervenir le public et révèle encore d'autres manières de voir les choses. On découvre les liens entre colonisation et révolution, entre l'envahissement d'un appartement et celui d'un pays. On rit beaucoup et on apprend beaucoup plus encore. Sur les mots, leurs poids, leur force mais aussi sur ces petits gestes aux lourdes conséquences qui révèlent rapidement le colonisateur qui peut surgir en chacun de nous...

Du 29 novembre au 9 décembre au Rideau de Bruxelles, du 19 au 22 décembre au Théâtre de l'Ancre à Charleroi, du 22 au 27 janvier au Théâtre de Liège